

JEAN SABRAN

JOAN

roman

nrf

GALLIMARD

MAO

JOAN

JEAN SABRAN

JOAN

roman

nrf.

GALLIMARD

Septième édition

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright Librairie Gallimard, 1948.*

PREMIÈRE PARTIE

LA VILLA DU POINT-DU-JOUR



I

— Il y a les bonnes et les mauvaises années, vitupérait mademoiselle Grant, du haut de la galerie. Nous ne sommes qu'en avril, et il est un peu tôt pour se prononcer. Néanmoins, d'après ce que toi et ton crétin de frère avez fait jusqu'ici, il semblerait plutôt que la saison s'annonce mal !

La tête basse et les mains dans les poches, Gus arpentait nerveusement le dallage de la salle à manger : les sarcasmes de Tante Pauline l'atteignaient moins durement dans ce mouvement de va-et-vient ; en outre, il lui était possible de manœuvrer, le cas échéant, pour se mettre d'un bond hors de sa portée. Dans des discussions de ce genre, la vieille, emportée par son courroux, avait la fâcheuse habitude de foncer sur sa proie dès que celle-ci s'immobilisait, l'acculait dans une encoignure de la grande salle, sur le divan de la baie, l'assourdissait de ses gros mots, l'aveuglait de ses postillons et ne la lâchait plus. Il se rebiffa tout de même et tourna vers elle un visage exalté, tordu par le dépit, déjà brûlé par la réverbération torride des champs de courses.

— C'est pourtant vous qui m'aviez recommandé *Boca Chita*, ma tante !... Ah la la, on peut dire que vous avez eu le nez creux ! Je venais de passer deux fois de suite à la caisse avec *Juventus* et *Skyward*, des idées à moi ; que fallait-il faire ? Vous m'aviez seriné toute la semaine que l'heure de *Boca Chita* était venue. J'ai donc mis le maximum sur *Boca Chita*, et nous en sommes là... Si je m'en étais tenu au parole sec, tout était dit, et je m'en revenais à la maison, les braies nettes, avec les vingt mille francs du mois dernier et ma mise de fonds pour la semaine à venir. Oh oui, on peut dire que vous avez été bien inspirée !

La voix ricanante du jeune homme exaspéra mademoiselle Grant ; elle descendit péniblement les marches en agrippant la rampe à deux mains. Sa figure molle et blanche tremblotait d'indignation.

— Sot ! cria-t-elle. Triple sot ! A qui viens-tu parler d'inspiration, et que seriez-vous devenus depuis trois ans sans mes conseils ! Peu importe ce que je puis dire ici, même sur le ton du commandement. Vous devez rester là-bas maîtres de vos réflexes et de vos intuitions. Retenez donc votre argent, nom d'un chien ! Au delà d'un certain bénéfice, ton père, ton frère et toi perdez toute mesure et toute sagesse ; on dirait que la brusque accumulation du gain vous affole. Vous n'êtes faits que pour ces petits profits ridicules dont se suffisent les joueurs du dimanche.

— Permettez-moi de vous rappeler que nous avons réalisé le plus beau chiffre de l'été dernier en dehors de vos sacrées prédictions ! ragea Gus, prudemment retranché derrière la table de la salle à manger. C'est très joli de tirer des plans sur le papier, mais je voudrais bien vous voir à l'ouvrage sur un champ de courses !

— Oh, mon Dieu ! gémit Tante Pauline en reprenant pied sur le dallage. Rendez-moi donc mes jambes de vingt ans !

Elle leva ses deux poings fermés vers le plafond, le visage à la renverse, toute boursoufflée dans sa robe de serge noire à longs plis qui balayait le sol, cachant ses énormes chevilles et jusqu'aux lourdes pantoufles de velours violet qui empaquetaient ses pieds panards. Mais quel Dieu pouvait entendre cette vieille vestale de la chance, desséchée par la double angoisse du jeu, et qui vivait dans un monde hanté perpétuellement de présages et d'inter-signes !

Joan Michelin dressait la table pour le dîner sans paraître se soucier des malédictions qu'on échangeait au-dessus de sa tête. Il avait gardé le long tablier de toile bleue que madame Rochette lui prêtait pour les gros travaux du ménage ; cet accoutrement grossier, loin de l'avilir, amincissait son adolescence vigoureuse, efféminait encore son visage pâle et blond, si délicat que les gifles de l'envieuse Carol y restaient marquées plusieurs heures de suite. Il était sous pression, prêt à éclater, mais le chatouillement intérieur de sa joie lui donnait cette expression bête et neutre qui faisait dire à M. Grant, au plus fort des rixes familiales, lorsque

l'irruption furtive de son pupille ramenait le silence : « Pfuitt ! Continuez ! Ce garçon n'entend rien, ne voit rien, ne pense à rien ! »

Son envie de rire était d'autant plus vive qu'il avait exactement prévu l'issue de cette journée. Du reste, il lui était facile de deviner, à l'heure du départ, de quelle façon les choses allaient tourner pour la famille : les frères Grant, lorsqu'ils quittaient la maison du Point-du-Jour, escortés de leur père sifflant, portaient souvent, trop souvent, l'ombre anticipée de la guigne sur leurs figures inquiètes et bourruës.

— Ton père et Raoul ont peut-être sauvé les meubles, espérons-le ! soupira mademoiselle Grant. Sinon je ne vois pas bien comment nous pourrions nous en sortir : il n'y a plus ce qui s'appelle un sou dans la maison !... Pourquoi ne sont-ils pas rentrés avec toi ?

— Raoul a touché la grosse cote dans la première course, un tocard à quarante contre un ! C'est bien dans la manière de Raoul : perdre uniment tout un mois, au compte-goutte, et se remettre à flot sur un cheval du diable. Papa et lui ont préféré me laisser seul pour ne pas m'influencer. Ils sont passés au pesage, et je n'ai pas pu les retrouver à la sortie... Qu'en pensez-vous, Tante ? Les voyez-vous d'ici ?

Apaisée, mademoiselle Grant parut se raccrocher à cet espoir et ferma les yeux. Joan, bien stylé, lui glissa son fauteuil sous les reins, et elle y étala son vaste derrière en soupirant d'aise.

— Je ne vois rien, dit-elle. La mauvaise surprise que tu m'as faite a tout brouillé dans ma pauvre tête... Attendons ! D'ordinaire, un léger retard est toujours bon signe. Si Raoul a fait venir quelque argent, ton père l'aura sûrement entraîné chez cette catin de la Porte Maillot, ce qui leur fait un fameux détour. Sans compter qu'ils vont nous revenir à moitié saouls !... En somme, il n'y a guère que toi, ici, qui prennes mes efforts au sérieux. Ne parlons pas de Patrice : c'est un franc-tireur adroit et persévérant, mais son égoïsme le rend monstrueux.

Losangée de petits carreaux écarlates et bleus, la verrière de la galerie faisait rayonner dans la grande pièce du rez-de-chaussée un jour tiède et doux qui avait la coloration du beau temps, même sous les cieux les plus sombres. Une cinquantaine de ces carreaux

avaient sauté au cours de la bataille rangée qui avait opposé la famille en deux camps furieux, le soir du mariage de Patrice ; par mesure d'économie, on les avait remplacés par du simple verre blanc, mais il en restait tout de même assez pour plonger cette partie de la maison, le soir venu, dans une magie bicolore où dominait toutefois la pourpre, plus sensible que le bleu aux clartés déclinantes du couchant. Mademoiselle Grant puisait une bonne part de ses inspirations quotidiennes dans cette lumière artificielle et glorieuse qui passait comme un charme dès que le soleil avait chu lourdement derrière les coteaux de Saint-Cloud, dès que la nuit reprenait possession de ce misérable sanctuaire de l'espoir.

— Les voilà ! annonça-t-elle en crispant ses mains sur les accouvoirs, le buste penché en avant.

Gustave fila courageusement vers le vestibule, dans sa hâte de savoir comment l'autre camp s'était tiré de la partie quotidienne. Joan Michelin avait fini de mettre le couvert, mais il fit semblant de tripoter quelque chose dans le buffet pour avoir un prétexte de s'attarder dans la pièce et savourer à sa façon la comédie de tous les soirs.

Il ne se faisait pas d'illusions : la journée avait débuté dans une atmosphère de bonne humeur désordonnée et de distraction qu'il savait interpréter comme un symptôme infallible de la mauvaise forme des parieurs. Or Gus venait de « passer au travers », et le sort ne faisait jamais demi-mesure à la famille Grant.

II

— Sacqués, ma pauvre poule ! Complètement sacqués ! cria jovialement Philippe Grant en apercevant sa sœur dans la salle à manger.

Du coup, mademoiselle Grant s'installa dans ce désespoir dolent qui lui laissait néanmoins toute sa fermeté d'âme et servait de tremplin à de nouvelles combinaisons. Deux secondes après avoir maudit le génie inconnaissable qui présidait à la ruine familiale, elle oublia tout et se retrouva orientée, comme chaque soir, vers les formes fastes du lendemain.

— Idiot ! dit-elle simplement. A soixante ans passés, tu n'as pas plus d'expérience que ces deux petits.

Gus n'avait pas attendu cet aveu de défaite pour être fixé ; tout de suite, son regard s'était posé sur les chaussures poussiéreuses des nouveaux venus.

— Quelle journée ! continua M. Grant. Qu'on ne me parle plus d'aller là-bas !... Le raid Saint-Cloud-Billancourt à pied, à la remorque de ce forcené ! Et après avoir si bien débuté ! Figure-toi que...

Raoul n'avait pas l'air de prendre l'aventure au tragique ; son visage fruste était le double souriant de celui de son frère jumeau. « Jean-qui-pleure » et « Jean-qui-rit » se plaisait à dire d'eux la défunte madame Grant, devant les visiteurs ébahis d'une telle similitude de traits. A vingt-cinq ans, les deux frères n'en avaient rien perdu ; seules, des heures mortifiantes comme celle-ci accentuaient en eux la différence de tempérament et les délivraient l'un de l'autre pour le temps d'une courte noise.

— *Boca Chita* ? murmura Gus.

— *Boca Chita* ! répondit Raoul.

Et ils regardèrent féroce­ment Tante Pauline dont les yeux glauques interrogeaient déjà les tendres mirages de la verrière.

M. Grant attira son fauteuil personnel, s'assit lourdement près de sa sœur et tendit ses longues jambes à Joan Michelin.

— Donne-moi les pantouffles, petit.

Joan se mit à genoux, lui délaça ses chaussures et lui glissa délicatement les pantouffles en prenant bien garde de ne pas raboter le cor du pied droit. Un soir, profitant de la pénombre et de l'agitation qui régnait à ce moment-là autour de l'élégant vieillard, il n'avait pu s'empêcher de lui cracher tout doucement sur ses chaussettes de soie. M. Grant n'avait rien remarqué, mais Joan avait savouré plusieurs jours de suite l'ineffable satisfaction de cet outrage.

— Nous serons plus heureux demain, claironna le vieux beau. A quoi bon se lamenter ! Nous en avons vu d'autres...

— Nous sommes aux abois, Philippe ! riposta mademoiselle Grant. Tu n'as pas l'air de te rendre compte de la gravité de la situation. Dès demain, il faudra vous mettre en chasse, toi et tes fils, pour essayer de vendre quelque chose.

— Aux abois ! ricana M. Grant. Toujours tes grands mots !

En son âme et conscience de vieux maquereau respectable, il s'en lavait les mains. Ce marasme durait depuis quinze ans, on s'y était habitué, et il lui semblait inconcevable qu'on pût descendre plus bas. Si l'on devait s'en sortir un jour, ce ne serait qu'à la suite d'un extraordinaire coup de chance dont la préparation incombait aux siens. M. Grant n'avait rien fait de propre, sa vie durant, et jugeait indigne de rompre ce long programme de paresse, même en endossant la responsabilité morale la plus bénigne.

— As-tu vu Laoustat ces jours-ci ? insinua-t-il pourtant, en prenant l'air faux dont il enveloppait ses tentations ruineuses et ses mauvais conseils.

— Laoustat?... Tu n'y penses pas ! protesta furieusement sa sœur. Il n'y a plus un seul coin de cette maison qui ne lui appartienne pas ; il est obligeant — je le reconnais — mais pas au point de s'aventurer par charité dans une affaire catastrophique.

— A combien en sommes-nous avec lui ?

— Trois cent mille !

M. Grant accueillit ce chiffre avec un sifflement qui voulait exprimer l'épouvante ; mais, à part lui, il envisageait cela plutôt gaîment et pensait : Après moi le déluge ! Mes enfants me tireront de là ! » Sa sœur, accablée, se tassait dans son fauteuil. Derrière eux, Gus et Raoul sentaient passer le vent noir de la dèche et se regardaient en serrant les mâchoires : on allait rater la réouverture de Longchamp !

— Il ne nous reste plus qu'à chercher ailleurs pour assurer provisoirement la matérielle... La pension de Joan ne me sera payée que dans deux mois ; donc, n'y pensons plus ! Impossible de compter sur Patrice et Carol qui sont dans une mauvaise passe ; d'ailleurs, nous voyant à la mort, ils ne déboursaient pas un liard pour nous venir en aide... J'ai bien cette montre en or, acheva-t-il avec un trémolo dans la voix, en tâtant son gousset. Mais tu sais la valeur que ma chère femme attachait à ce souvenir de son père. Il me répugnerait même de m'en séparer momentanément pour la mettre au clou. Du reste, quelques centaines de francs n'arrangeraient pas les choses. Alors ?

— Il y a Luce, intervint Raoul, les yeux brillants d'un espoir fou. Quel jour sommes-nous ?

M. Grant se tortilla sur son fauteuil et fit claquer joyeusement ses doigts.

— Bon Dieu, je n'y pensais plus ! Fille va nous tirer d'affaire : quand touche-t-elle ses appointements ?

— Cela dépend, dit Gus d'un air découragé. Cette fois-ci, le 30 du mois tombe lundi, et je ne pense pas qu'à trois jours d'écart...

— Si elle est payée ce soir, nous sommes sauvés !

— Elle doit l'être, elle l'est, je le vois ! prophétisa mademoiselle Grant dont le blanc visage se trouvait à cet instant précis dans la projection d'un petit carreau pourpre et revenait à la vie sous ce fard inattendu.

Joan était toujours aussi grave, il vaquait paisiblement entre la desserte et la table, comme un aimable petit larbin qu'il fallait être ici, sans rien perdre de ce qui se disait, mais il n'avait plus envie de rire. Il aurait bien voulu leur crier, à tous : « Est-ce que vous ne croyez pas que vous êtes répugnants ! » Il en aurait eu le droit puisque ces toqués, pour une bonne part, vivaient de la maigre pension que son tuteur recevait des mains du notaire. Qu'avait-il gagné en passant de l'échoppe à demi-souterraine de la rue de Vanves à la vaste villa du Point-du-Jour ? Son horizon s'était ouvert, mais ce n'était pas celui qu'il avait entrevu là-bas, dans ses rêves, à travers une monstrueuse épaisseur de murs sales. Il était moins battu, mieux nourri, plus libre de ses loisirs ; pourtant, mademoiselle Pauline Grant, même avec ses deux jambes gourdes, était aussi tyrannique que le vieux Michelin dans son fauteuil de cul-de-jatte.

A seize ans, il était encore comme un de ces petits animaux attardés qui fuient les turbulences de la nichée et s'appliquent à grandir dans une solitude boudeuse qui les fera plus forts que leurs aînés, le moment venu. Cet espoir indéterminé le soutenait, mais sans lui faire perdre de vue ce que l'atmosphère de cette nouvelle prison détruisait, jour après jour, de sa jeunesse et de sa grâce. Une autre voix, plus mystérieuse, chantait en lui, qui métamorphosait la villa du Point-du-Jour, à certaines heures, en un petit paradis de joie et de douceur où tout était facile à faire, même les choses les plus humiliantes. C'était comme un appel, tour à tour proche ou lointain, qui se substituait à celui du « paysage », et il ne savait

plus lequel des deux l'emportait dans son cœur, il ne savait pas encore s'il lui serait possible de répondre du même élan à ces deux grandes attirances.

La silhouette noire et cassée de madame Rochette, la femme de charge des Grant, s'encadra timidement à la porte de l'office.

— Je vais servir, chuchota-t-elle. Ce que j'ai sur le feu ne peut plus attendre...

— Servez, ma bonne madame Rochette ! approuva M. Grant en affermissant son dentier d'une sauvage contraction des mâchoires. A table, vous autres !

Joan aida la vieille à transporter les plats et s'assit le dernier, à sa droite, au bout de la table.

Il y avait encore trois places inoccupées : d'abord celles de Patrice et de sa femme, de chaque côté de M. Grant, autrement dit, les places de faveur. Mais Joan ne regardait que la dernière, juste en face de lui, à l'autre extrémité de la table : c'était celle de Luce.

III

On finissait le potage lorsque la porte d'entrée claqua soudain dans le vestibule, avec une telle violence que les mauvais murs de la demeure en tremblèrent. Il n'y avait que Patrice pour fermer ainsi les portes, à la prussienne, même à l'aube en rentrant du cercle. C'était sa façon d'exprimer un droit d'aînesse que les jumeaux s'acharnaient à contester par leurs sarcasmes, et de manifester son mépris pour cette famille désargentée qui ne lui inspirait plus que de l'ennui et du dégoût. La famille le lui rendait bien !

— Voilà les salauds qui rentrent ! traduisit Raoul qui trouvait toujours le mot juste et ne se souciait guère de ménager le couple inquietant que Patrice formait avec sa vieille jeune femme.

M. Grant ne releva pas la grossièreté et se contenta de marquer sa réprobation par un froncement de sourcils qui n'émut personne, même pas le sensible Joan.

— Bonsoir, tout le monde !

Patrice fit son apparition, suivi de l'onduleuse Carol. L'aîné des fils Grant avait la séduction mate et sinistre de son père, sa désinvolture insolente et son regard de coq en colère. Les deux jumeaux avaient l'air de garçons de ferme à côté de ce gigolo déjà pourrissant dont les manières souveraines exaspéraient jusqu'à la vieille Grant, outrée de voir le fat abuser de leur pauvre hospitalité avec un cynisme encore plus odieux que celui du chef de famille.

— Toujours la poisse ? lui jeta Gus qui avait le bon œil et savait lire l'obscur travail de la malchance sur le visage verdissant du tricheur.

— Toujours la poisse ! avoua Patrice en haussant les épaules. Je n'ai pas fait venir un louis depuis le début de la semaine...

Il distribua quelques poignées de main et s'assit à la droite de son père.

— Tu devrais changer de cercle, continua Gus. Ne serait-ce que pour interrompre la série !

— Tu me connais mal ! s'irrita Patrice. Plus souvent que je leur laisserai mon pognon ! Ils me le recracheront sou par sou, dussé-je y mettre vingt ans !

— Ils t'auront jusqu'à l'os, ricana Raoul. Ça ne finit jamais autrement. Demandé plutôt à Papa...

M. Grant leva la main pour couper court à l'allusion ; il se défendait de revenir publiquement sur un passé qui n'avait pas trop flétri son visage soigné de vieux beau, mais dont les réminiscences les plus fâcheuses le secouaient parfois de honte entre ses draps, aux heures d'insomnie. Madame Grant, la pauvre madame Grant, en était morte avec un soulagement infini. On passa outre.

— Ce que j'en disais, c'était histoire de parler, poursuivit Gus qui n'aimait rien tant que décevoir, en trois mots coupants, les espérances cupides de ce frère détesté... A part ça, tu te trompes lourdement si tu comptes sur nous pour te dépanner : la journée a été désastreuse pour tout le monde. Tante Pauline nous a de nouveau aiguillés sur un cheval mort ; bref, le dernier argent de la maison y a passé !

— Enfants de peu de foi ! protesta superbement mademoiselle Grant, en couvrant ses sujets d'un regard plein de morgue.

Patrice attaqua la ratatouille de madame Rochette d'une main

dégoûtée et baissa la tête ; il était blême. Carol était restée plantée devant le miroir ancien qui surmontait la desserte et n'en finissait pas de lisser ses cheveux d'argent mauve, de retrousser ses faux cils et de corriger le rouge qui débordait de ses lèvres sinueuses.

— Vous mangez ou vous ne mangez pas, Carol ? lui demanda sèchement mademoiselle Grant que ces poulèchements minutieux mettaient hors d'elle.

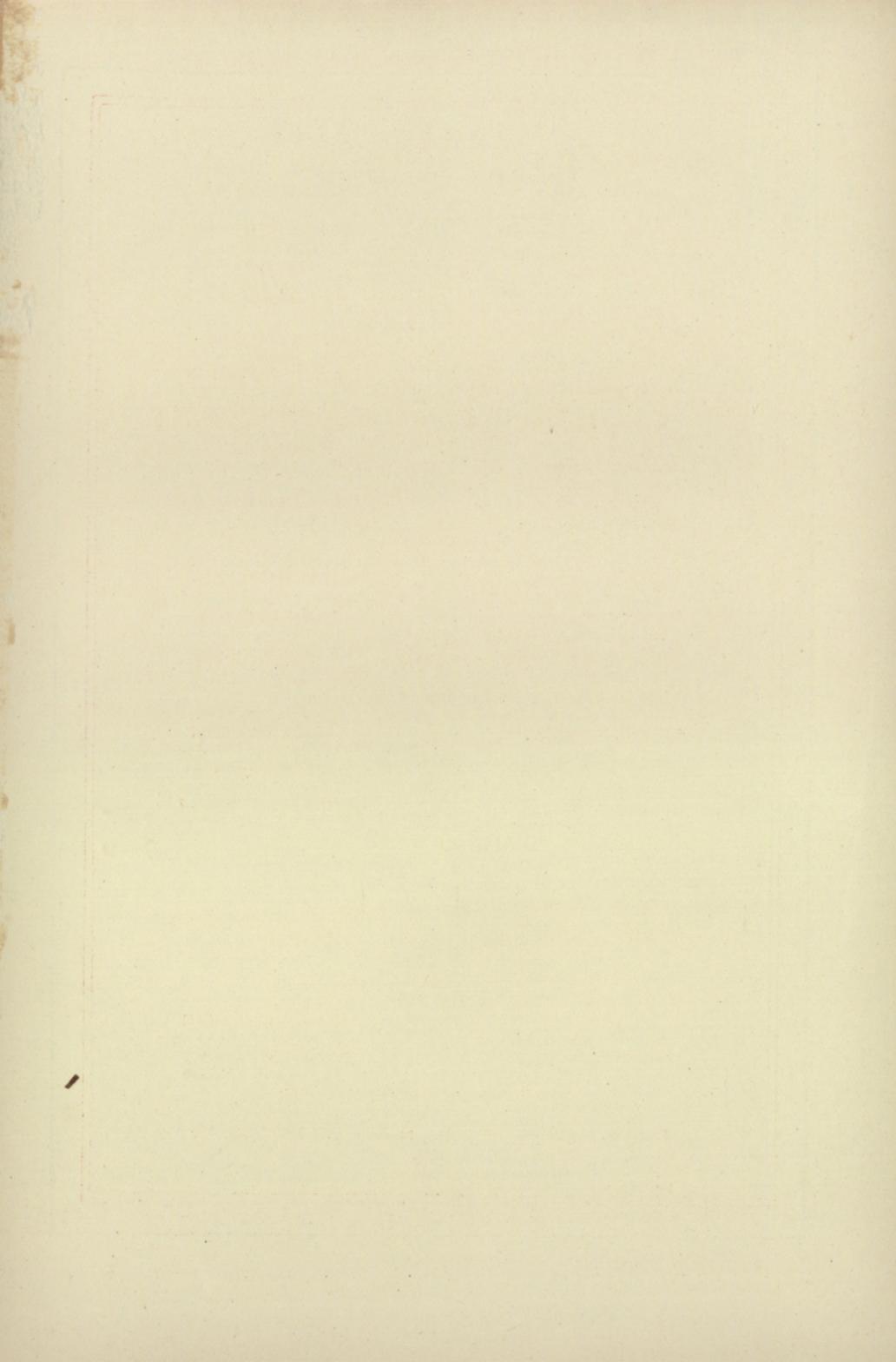
— Je ne mangerai pas ce soir, décida Carol d'une voix mourante, après avoir examiné le contenu des plats en faisant sa petite gueule.

Personne n'insista pour ramener cette poseuse à de meilleures dispositions. Depuis qu'elle était entrée dans la pièce, il y régnait une puanteur morbide et sucrée qui déshonorait le rude fumet du ragoût. « Son parfum de grande pute mondaine ! » disait M. Grant d'un air sarcastique, hors de la portée de sa belle-fille.

Patrice Grant avait ramassé cette roulure dans un petit music-hall de quartier où elle jouait vaguement les commères, vêtue d'un soutien-gorge mauve dont elle avait grand besoin et d'un tutu qui découvrait ses cuisses maigres et sa peau molle de femme trop tripotée. Elle s'en autorisait pour parler de « son art ». En fait, tout son art consistait à trotter d'une coulisse à l'autre devant le rideau baissé, en tendant vers la salle un grand numéro de carton et en minaudant une annonce de ce genre : « Lulu Bouchen-cœur !... Du charme, de la grâce, de l'esprit !... Coucou, la voilà ! » Les titis de la troisième galerie ne la laissaient jamais rentrer dans son néant sans émettre à voix tonitruante des remarques du plus mauvais goût sur la maigreur scandaleuse de ses cuisses. Mais la prétention des sots résiste aux camouflets les plus cinglants.

Un jour, dans une de ses crises de narcissisme, après une série de métamorphoses plus ou moins fantaisistes, elle s'était découvert une ressemblance frappante avec Marlène Dietrich ; depuis, elle portait par tous les temps d'énormes lunettes à verres fumés, parlait d'une voix rauque et défaillante, ne ratait pas une occasion de montrer des coins de sa peau flasque en prenant des airs de vierge irritée, et promenait sur le monde extérieur un regard éteint, plein d'une imbécilité phénoménale.

Cette Marlène de faubourg était entrée officiellement dans la





1947

ROMANS - NOUVELLES

GEORGE ADAM

L'Épée dans les Reins

GUILLAUME APOLLINAIRE

Le Poète assassiné (réédition)

ARAGON

Les Voyageurs de l'Impériale

(Édition définitive)

MARCEL ARLAND

Il faut de tout
pour faire un monde

AUDIBERTI

Le Victorieux

MARCEL AYMÉ

Le Vin de Paris

ALBERT CAMUS

La Peste

JEAN COSTA

Serpent qui ne mue

PIERRE LAFUE

Patrice ou L'Été du Siècle. - III. : La Saison des Mimes

JEAN LEGRAND

Aurette et Jacques

JEAN MECKERT

Nous avons les Mains rouges

ALEXANDRE MÉTAXAS

Le Nœud coulant

La Loge de Feuillage suivi de L'Écoufle

Romans et Nouvelles du Moyen Âge traduits et renouvelés par André Mary

ANDRÉ ROUYEYRE

Repli

LOUIS SCUTENAIRE

Les Vacances d'un Enfant

GEORGES SIMENON

Le Clan des Ostendais

LOUISE WEISS

La Marseillaise. - III. : L'Étendard sanglant

ROMANS POUR LES ENFANTS

PAULE LAVERGNE

L'Enfant sous les Charmes

illustré par Élie Lascaux

PHILIPPE DE ROTHSCHILD

Aile d'Argent la Magique

illustré par Éliane Bonabel

RÉCITS

AREGA

Comme si c'était fini

COLETTE AUDRY

Aux Yeux du Souvenir

CONSUELO DE SAINT-EXUPÉRY

Oppède

ROGER MARTIN DU GARD et MARCEL LALLEMAND

Jacques Thibault

Récit composé de textes choisis dans " Les Thibault "

ANDRÉ DHOTEL

Ce jour-là

RAYMOND DUMAY

Le Raisin de Mais

YVONNE ESCOULA

Poursuite de Vent

ÉTIEMBLE

L'Enfant de Chœur (nouvelle édition)

JEAN FAUREL

Les Reposantes

PIERRE FRÉDÉRIX

Noémi

LOUIS-PAUL GUIGUES

Labyrinthes

ISIDORE ISOU

L'Agrégation d'un Nom

et d'un Messie

MARCEL JOUHANDEAU

Animaux familiers

JACQUES PERRIN

Si fort est mon Désir !

ANNE POLLIÉ

La Nuit du Hâvre

RAYMOND PICARD

Les Prestiges

ROGER TRUBERT

Succube (Collect. " La Plume au Vent ")

BORIS VIAN

L'Écume des Jours

GUILLAUME WODLI

" L'Aurore "

-7-

700